

NOTE DE LECTURE

Stéphane Héas

L'Harmattan | « Sciences sociales et sport »

2013/1 N° 6 | pages 179 à 186

ISSN 1967-7359

ISBN 9782343011752

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-sciences-sociales-et-sport-2013-1-page-179.htm>

Pour citer cet article :

Stéphane Héas, « Note de lecture », *Sciences sociales et sport* 2013/1 (N° 6),
p. 179-186.

DOI 10.3917/rsss.006.0179

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

© L'Harmattan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Monica ACETI et Christophe JACCOUD (dir.). 2012. *Sportives dans leur genre ? Permanences et variations des constructions genrées dans les engagements corporels et sportifs*, Bern, Peter Lang Editions.

L'analyse des genres masculins ou féminins dans les Activités physiques et sportives (APS) est désormais un classique des sciences humaines et sociales spécialisées dans ces objets de par le monde. Cet ouvrage collectif récent rassemble des analyses de la construction des normes de genre issues de deux pays : la Suisse et la France. Les coordinateurs rappellent que « le sport est indissolublement ancré dans une culture du dimorphisme du genre et d'une masculinité adulée » (p. 5). L'histoire même des APS est, en effet, marquée, par le monde masculin, ses pratiques, ses figures tutélaires, voire des valeurs, si ce n'est spécifiques en tous les cas véhiculées et renforçant les pouvoirs en place, détenus par les hommes. Au point, que même aujourd'hui, ces activités culturelles à part entière relaient des inégalités flagrantes, des discriminations, si ce n'est une « gynophobie qu'il faut appréhender comme une dynamique culturelle que ne contredit pas la réalité d'une féminisation des APS » (p. 5). Ce processus de féminisation ne doit donc pas leurrer : une véritable oppression structurelle est maintenue. Les avancées demeurent partielles et lentes en faveur des sportives. La première citation de l'ouvrage concerne Pierre Bourdieu, elle n'est pas extraite de *La domination masculine*, mais rappelle l'importance même de cette structuration socioculturelle. Cette thèse est assumée dès l'entame rappelant que les identités des femmes et des jeunes filles sont largement ramenées « à un magistère androcentré et traditionaliste ». Les assignations de genre apparaissent ainsi comme un horizon indépassable. Pour autant, la question générale de l'ouvrage est de préciser si les APS « peuvent alors participer de la construction de projets à visée émancipatrice » (p. 7). En somme, il s'agit de dépasser les analyses de Pierre Bourdieu en montrant à la fois la flexibilité et la complexité des assignations, des troubles et des transformations dans les genres aujourd'hui. Les analyses déployées concernent aussi l'athlétisme et la

gymnastique, mais le plus souvent des APS *outsiders* ; soit des pratiques physiques minoritaires, voire confidentielles, comme le gouren ou lutte bretonne, le parachutisme, le twirling bâton ou la capoeira. L'objectif est de préciser les actions sportives libératrices pour les femmes dans ces différents contextes malgré les rapports de pouvoir, les hiérarchies, qui contribuent à exclure les sportives de la scène, que ce soit par le passé ou aujourd'hui. Les sociologues forment l'essentiel des seize auteur-e-s mis à contribution, avec une historienne et une chercheuse en littérature.

Avec le gouren, analysé par Aurélie Epron, les lutteuses semblent naviguer entre subordination et ruses, si ce n'est stratégies d'intégration et de maintien dans la pratique. La sportivisation a permis « une progressive et relative féminisation de la pratique à partir des années 1970 » (p. 19). Suivant une andrologie démontrée sur d'autres pratiques et d'autres secteurs, les lutteuses bretonnes ont tout d'abord participé *a minima* à la pratique endossant des rôles traditionnels féminins : « Regarder, encourager, récompenser les lutteurs, maris, pères, frères et voisins. » Reprenant Erving Goffman, l'auteure note « l'arrangement des genres » où se joue suivant sa belle expression une intéressante « chorégraphie genrée » (p. 20). Le développement de cette lutte bretonne a connu des accents virilistes, certains par exemple au moment de la mise en place d'une fédération nationale par un médecin de Quimperlé. Depuis, la féminisation est réelle (un quart des licenciés), mais participe, aussi, comme d'autres APS d'une injonction ministérielle et politique en faveur d'une pratique féminine. Surtout, concrètement lors des combats et des entraînements, la lutte féminine reste une version euphémisée du gouren masculin. Cet adoucissement des pratiques, démontré d'une manière *princeps* par Norbert Elias (1973), est constaté également par Monica Aceti dans l'adaptation de la capoeira afro-brésilienne en un jeu « assez soft » ; Nicolas Penin rappelle cette réduction globale et progressive de la violence dans les sociétés occidentales (p. 69) et Julie Gaucher dans le cadre de la littérature à propos des sportives (p. 147). Ce processus tend à maintenir un traitement différencié des sportives, qu'il soit réel ou symbolique. Logiquement, la sémantique ou les signes utilisés indiquent ce traitement différencié ; par exemple le logo du gouren féminin infantilise la pratique. Cette trivialisatation a été et demeure un constat récurrent de la sociologie des APS féminine que ce soit en France, en Europe ou ailleurs dans le monde.

La capoeira permet à Monica Aceti de préciser le rôle des « petites mains et (des) carrières en entonnoir » pour les femmes (p. 33). Alors

que cette pratique est reconnue « patrimoine culturel immatériel brésilien », la place des femmes y est toujours spécifique et dominée en Europe. Un « système viriarcal (Mathieu, 1991) peut être perpétué sous couvert de mixité » (p. 34). Les femmes capoeiristes sont peu présentes dans les « rôles de pouvoir et de statut incarnés par les contremâîtres et les maîtres (alors même que) leurs concours organisationnel, logistique et affectif, mais également leur présence assidue aux entraînements ont assuré le développement et la survie de nombreuses académies » (p. 35) ! L'auteure dégage trois idéaux types. Les « consommatrices (y compris sexuelles) admirent les figures viriles afro-brésiliennes », les « petites mains » sont au service des capoeiristes et les « guerrières tentent modestement de les égaler » (p. 39). Comme nous le verrons pour d'autres contributions, la fuite par l'abandon de l'APS confirme cette organisation-dominance genrée. La domination masculine y est cependant spécifique puisque les maîtres « sont le plus souvent « noirs » et de classe populaire ». Tout se passe comme si « le bénévolat féminin dans le sport associatif (participait d'un) service rédempteur des uns (les élèves « blancs ») pour l'honneur et la reconnaissance de l'Autre (le maître « noir ») » (p. 44). L'humilité ou la modestie cantonne les places des sportives dans un tel système rappelant « l'art de se faire toute petite selon Pierre Bourdieu » justement évoqué par Anne Tatu-Colasseau et Gilles Vieille Marchiset (*infra*, p. 85). Monica Aceti évoque néanmoins l'existence de certains terrains de capoeira qui favorisent des échanges non-genrés, renvoyant ainsi à la proposition des « alter-sports » (Harvey et *al.*, 2009) sur le modèle de l'altermondialisme pour développer des APS démocratiques, équitables et participatives (p. 47).

Après la place des sportives dans les APS traditionnelles, l'ouvrage propose des contributions pointant l'articulation des rapports de classes et de sexes. Avec Dominique Golay et *al.*, « l'engagement des filles dans le twirling bâton (apparaît comme) un espace significatif d'*empowerment*... » (p. 53-54). Ils s'appuient sur la théorie de l'objectification de Fredrickson dans les années 1990 : « Non seulement les femmes et les filles sont considérées comme des objets par les autres, mais elles se voient aussi, elles-mêmes, du point de vue de l'autre » (p. 56). Au point, que l'ouvrage aurait très bien pu avoir comme titre « Faire du sport sous le regard de l'autre ». La phénoménologie est convoquée pour repérer « l'émergence de subjectivités » ; où il s'agit de passer en somme du : « De quoi ai-je l'air ? » à « De quoi suis-je capable, qu'est-ce que je ressens ? » (p. 57). Le twirling semble permettre de mobiliser des jeunes

filles moins conformes aux canons de la longiligne corporelle dans le cadre d'une APS peu connue du grand public (p. 61). Les jeunes filles jouissent « d'une marge de manœuvre auprès des monitrices », d'une « *agency* » (Corsaro, p. 63), vectrice de négociations dans cet entre-soi féminin. *Ceteris paribus*, le twirling bâton semble développer dans les clubs suisses enquêtés un « arbitrage fin entre compétition et intégration » dépassant son image trop réductrice de « conservatoire de traditions surannées » avec la figure proche des majorettes (p. 65 et 66).

Nicolas Penin rappelle avec Welzer-Lang que « l'expression de la masculinité tisse des liens puissants avec l'usage de la violence » (p. 69). Il désire « rendre compte de la complexité du genre » avec l'analyse du parachutisme qui ne mobilise pas une violence manifeste ni ne valorise la force physique (p. 70). Être lourd, musculeux, devenant un handicap dans cette pratique qui jongle avec la gravité terrestre. Les tenues des parachutistes ont en outre tendance à homogénéiser les silhouettes. Logiquement les différences genrées apparaissent à d'autres niveaux. La division du travail signale ces différences : aux femmes l'accueil, aux hommes le contrôle des techniques météorologiques, données essentielles à la pratique elle-même. Plus encore, la gestion et le contrôle de soi deviennent significatifs. Notamment « afficher sa peur (du vide, de la chute, de l'accident, etc.) peut être suffisant pour être qualifié de « petit », de « fillette », de « femmelette », de « tapette » ou de « fiote », *i.e.* renvoyé à des catégories de dominées » (p. 78). Ce stigmatisme est quasi rédhibitoire. La femme parachutiste qui s'impose n'est presque plus une femme, comme cela peut être montré dans d'autres APS risquées telle la course à la voile en solitaire : « Ce n'est pas pareil Martine, c'est Martin ! » (p. 79). Nous assistons là à une « reconfiguration de la virilité plus intellectualisée que physique » (p. 80)...

Anne Tatu-Colasseau et Gilles Vieille Marchiset développent l'hypothèse d'une « fragmentation des modes d'occupation récréative du temps libre » (p. 84). La majorité des femmes résidant dans les quartiers populaires sont exclues du « loisir ou [ont] une vie de loisir isolée, cantonnée au domicile, séparée des hommes et fortement liée à celle des enfants » (p. 85). La « virilisation partielle des femmes [est le] moteur de leur acceptation sociale dans le quartier, [pour autant] les sportives inventent des manières inédites [...] en se construisant en « artisanes de libertés tempérées » », suivant la belle expression d'E. Croquette (p. 88). Les auteurs montrent les dépendances locales et intimes des femmes de ces quartiers : l'absence occasionnelle par exemple d'une amie réduisant

immédiatement leur engagement sportif. L'impact des valeurs religieuses ou coutumières est important. Les mères peuvent devenir de véritables « passeuses de loisir » pour le bénéfice de leurs enfants plutôt que d'elles-mêmes (p. 93). Elles jonglent entre les références traditionnelles et contemporaines, entre les exigences des unes et des autres au profit de leurs enfants le plus souvent, au détriment de leur propre engagement physique.

Avec Anaïs Bohuon, « les contrôles de féminité » sont analysés dans le cadre de l'institution sportive elle-même. Les tests de féminité instaurés en 1966 et leurs modulations depuis deviennent des vecteurs, voire des acteurs sportifs à part entière. Ils révèlent en creux et d'une manière abyssale « la difficulté à déterminer le “vrai” sexe d'une personne » (p. 99). La fédération internationale d'athlétisme se range aux avis d'experts extérieurs aux APS pour les abandonner dès 1992. Le CIO fera de même en 2000. Des soupçons et contrôles visuels aux tests sanguins ou salivaires, « la question de l'intersexualité dans le monde sportif n'est pas résolue » (p. 100). Il a été reproché à l'athlète sud-africaine Caster Semenya par exemple « d'avoir un bassin trop étroit et une pilosité anormalement abondante » (p. 101). Au lendemain de sa victoire sur 800 mètres, le docteur Jean-Pierre Mondenard parlera d'elle au masculin : « Un seul avait un bermuda » ! Les dermatologiques sexistes ont été déclenchées excluant ou tentant d'exclure cette athlète. Ce cas démontre la difficulté sociale et sportive à appréhender les variations corporelles et notamment les *Variations sur la peau* que nous avons tenté d'éclairer il y a quelques années. Le contrôle médical est réactivé sans cesse à l'encontre des sportifs et des sportives naturalisant au pire les différences sexuelles en normes corporelles, ou manifestant des ambiguïtés importantes au gré des cas suspects, de leur médiatisation, etc.

La dernière partie de l'ouvrage poursuit plus spécifiquement l'analyse des « engagements corporels au miroir des institutions ». Véronique Czaka s'interroge sur les parcours d'enseignant-e-s romand-e-s entre 1860 et 1920. Ce regard historique tente de saisir « le processus et les enjeux de la naissance d'une nouvelle profession, celle d'enseignant-e de gymnastique » (p. 114). L'analyse professionnelle rappelle la désormais ancienne féminisation de l'enseignement, et même la majorité féminine dès 1890 dans certains cantons suisses. L'engagement des femmes, mais aussi celui des hommes dans l'enseignement de la gymnastique, convoque la question des bonnes mœurs. Le maître « qui enseigne à des

classes de filles le fait sous la surveillance d'une maîtresse de classe chargée de garantir le respect des convenances » (p. 124). Surtout, « maîtres et maîtresses ne sont pas sur un pied d'égalité puisque [...] les hommes peuvent prétendre enseigner à l'ensemble de la population scolaire et donc convenir pour l'ensemble des postes » (p. 125). Les maîtresses sont cantonnées à enseigner à des jeunes filles. Cette discrimination instituée a limité considérablement la possibilité que des jeunes femmes envisagent cette profession pour elles-mêmes, quels que soient l'école, le sexe des élèves, le niveau de formation.

Natalie Barker-Ruchti, Julia Weber et Peter Engel analysent les photographies et plus largement les représentations des femmes gymnastes dans les médias. Ces images ne reflètent pas les exigences de la gymnastique sportive. Elles survalorisent ce que nous nommons « l'esthétisme », soit la mise en exergue du caractère esthétique des techniques mobilisées (2011). Les auteurs en focalisant sur des exemples féminins soulignent cette esthétisation. Que ce soit pour Nadia Comaneci aux JO de Montréal en 1976 ou Věra Caslavská en 1968 à Mexico, les efforts et les tensions musculaires ou psychologiques ne sont pas présentés. Seule la grâce est exprimée comme si le corps sportif féminin ne pouvait être affiché que dans une logique de séduction, de « matérialisation du désir hétérosexuel » (p. 135). Ces photographies sportives mobilisent des normes esthétiques occidentales par exemple en utilisant des musiques adaptées et appréciées des juges, des entraîneurs, mais aussi des spectateurs de l'Ouest. La féminité a pu être exacerbée y compris chez des jeunes gymnastes à peine pubères. Les performances féminines indéniables d'un point de vue technique sont médiées par cette esthétique genrée.

Les évocations littéraires de la sportive permettent à Julie Gaucher de souligner leur « inévitable cacophonie » entre 1920 et 1955. Ce contexte géopolitique devient le cadre d'évolutions économiques, politiques et culturelles importantes. La littérature reflète ces changements. « L'écriture pudique, imprécise, voire fragmentaire » est complétée par la corporéisation des femmes, notamment anatomique. « Les douleurs de l'enfantement et les langueurs amoureuses sont peu à peu remplacées, dans les textes, par l'épuisement sportif et l'effort musculaire » (p. 141). Au XIX^e siècle, « le poète (confond) souvent la nageuse et la naïade » (p. 143). « Les jeunes filles de Marie-Thérèse Eyquem s'apparentent à des Spartiates à l'entraînement ou à des déesses antiques [...] statufié et stylisé, le corps féminin est déshumanisé » (p. 145-146). Là encore, l'euphémisme

sation est à l'œuvre chez Géo-Charles par exemple : « Dans la VIII^e Olympiade, la nage se limite au vol du plongeon [...] aux muscles, se substituent les “mains flottantes”, les “bouquets de chair”. [En somme] la poésie refuse de rendre l'effort ; la performance s'estompe derrière l'énonciation de la féminité » (p. 147). L'assignation féminine convoque l'élégance plus que la performance. Le corps féminin demeure blason ou mythe plutôt que réalité, tous ces « voiles [sémantiques recouvrent] le corps de la femme » (p. 149). Avec Henri de Montherlant, les sportives gagnent en compétences physiques et musculaires : « Vous êtes bâties comme une dévoreuse de records » (p. 150). L'attention descriptive devient plus précise, quasi anatomique. La littérature semble, avec des siècles de retard, prendre enfin en compte la révolution anatomique (Le Breton, 1993). « Le vocabulaire scientifique produit un plaisir poétique : [...] le profond caraco-huméral, invisible, très discret, mais qui jaillit à travers l'aisselle [ou bien] l'insertion du deltoïde sur l'épaule, ce tumulte admirable... » (p. 153). Dans l'entre-deux-guerres, la sportive semble se rapprocher si ce n'est de la condition du sportif, en tous les cas d'une performance qui lui semblait jusqu'alors interdite.

L'itinéraire d'Éliane Perrin dans le domaine même de la sociologie des corps et des sports clôt l'ouvrage. Le retour sur cette trajectoire, même rapide, rappelle les approches critiques des APS dès la fin des années 1960 (Brohm, Bailleterie, puis Liotard, etc.), mais aussi l'analyse davantage dépolitisée des loisirs. L'essor et la massification des APS ont débouché sur une adaptation du slogan « Le travail, c'est la santé » remplacé par « Le sport, c'est la santé » (p. 160). Les APS sont devenues ou sont présentées comme des planches de salut, même s'il ne faut pas oublier, souligne Éliane Perrin, que « depuis longtemps, les sportifs de haut niveau sont dans une situation de dépendance vis-à-vis de la médecine... ». Du point de vue de la distance à l'objet APS, l'auteure rappelle non sans intérêt que nombre de sociologues des sports sont d'anciens sportifs de haut niveau : « Ces sociologues défendent les valeurs dominantes qui ont structuré leur vie et qui correspondent à leur idéal sportif » ! Cependant, depuis les années 1980, « les problématiques deviennent plus subtiles et plus complexes » (p. 162). Les normes sportives et sociales se réactivent sans cesse : l'activité s'impose coûte que coûte. « Il faut FAIRE quelque chose. Travailler sur soi [...] il faut aussi travailler pour se sentir vivre, voire pour mériter de vivre dans nos sociétés compétitives. » (p. 170) Les axiologiques sportives se sont donc largement diffusées et avec elles la virilité et la compétition continuent de s'imposer

à tous et toutes. La focale genrée développée dans cet ouvrage rappelle le long chemin avant d'arriver à une équité sportive. À quand des APS véritablement alternatives ?...

HEAS Stéphane

Références bibliographiques

ELIAS, Norbert. 1973. *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy.

HEAS, Stéphane. 2011. « Des experts corporels no limit ? », Cultures corporelles et frontières du sport, Premier Congrès de l'Association française d'ethnologie et d'anthropologie (AFEA), 21-24 AFEA, *Connaissance no(s) limit(es) ?*, 21-24 septembre.

LE BRETON, David. 1993. *La chair à vif. Usages sociaux et mondains du corps humain*, Paris, Métailié.